

« Lieux dits »

Leïla Sebbar

Leïla Sebbar est née à Aflou (Hauts-plateaux) en Algérie, d'un père algérien et d'une mère française, tous deux instituteurs. À Aix-en-Provence puis à Paris, elle poursuit des études supérieures de lettres (elle centre son travail de recherche sur les représentations du « bon nègre » dans la littérature coloniale du XVIII^e siècle et sur l'éducation des filles au XIX^e siècle.) Elle vit aujourd'hui à Paris, où elle collabore à diverses revues littéraires. Elle publie chez Stock, Actes Sud, Thierry Magnier, Julliard, Bleu autour... des essais, des nouvelles et des romans.

Les jumelles, bergères savantes et folles

Mes filles, lumières de l'œil.

Deux filles d'un coup. Mes seules filles après cinq garçons. Mon mari si heureux. Cinq fils, les plus beaux, les plus intelligents, c'est vrai, il était fier, moi aussi et des jumelles arrivent. Leur père les a trouvées jolies, il a pensé à des cousins nés le même jour, pas des jumeaux. Je lui ai dit – « Elles viennent de naître et tu les maries déjà... Elles iront à l'école, elles aimeront l'étude, alors les cousins... La ferme n'est pas loin du village, elles seront bergères et écolières comme leurs frères. La ferme entre la petite mosquée et l'école. Mes filles seront des savantes en science et en religion... » Mon mari s'est moqué de moi.

– « Des bergères savantes... Pour quoi faire ? »

– « Elles ne seront pas comme moi, mère de famille, un enfant après l'autre, femme à la maison, il faut tout faire de l'aube au crépuscule. Combien de fois j'ai lavé ses pieds dans la vieille bassine en cuivre ? Servir le mari, on dit "le devoir conjugal" ... Je ne veux plus. Je ne veux plus... Un jour je m'en irai, on me cherchera, on ne me trouvera pas. Mon chemin ne sera pas le chemin de mes filles, je le dis devant Dieu. Dieu n'a pas voulu que les femmes souffrent et après elles, les filles et les filles des filles... Non. Dieu n'a pas voulu cela. Le Prophète a aimé ses femmes, il a voulu la justice pour les femmes, je l'ai appris ces deux années d'école coranique, avant d'être enfermée pour apprendre à être femme, épouse et mère. Au bain, j'ai entendu les mots des femmes amies, cousines, voisines, de quoi parlaient-elles ? De leur vie qui n'était pas une vie, elles n'avaient plus de rêves, les vieilles frottaient et parfumaient les jeunes corps pour la fête nuptiale et le lit des noces. Si une femme parlait du plaisir amoureux, les autres autour d'elles se penchaient pour entendre mieux les paroles d'un bonheur inconnu. À la fin de la belle histoire des femmes soupiraient, incrédules. Cette chose-là, le plaisir amoureux existait ? Vraiment ? Et elles qui ne le sauraient jamais, le mari les délaissait, il allait où vont les hommes et ces soirs-là, s'endormait sans les toucher et elles aussi, jusqu'au matin où il tentait un geste, mais elles se levaient pour le café, les enfants, la maison. Il ne disait rien, il partait au travail, s'il travaillait, il n'embrassait pas les garçons, il ne les a jamais embrassés, sait-il ce que c'est qu'un baiser sur la joue d'un petit ? Elle, il ne l'embrasse pas. L'a-t-elle embrassé un jour ? Elle ne se souvient pas. Les enfants oui, les enfants petits tant qu'ils ne refusent pas, la repoussant d'un coup d'épaule, pas brutal, mais ils ne veulent plus. C'est ainsi.

Les jumelles étaient si tendres. Moi aussi. Mon mari me disait – « Dis-leur de cesser. Caresses, câlins, toujours collées à toi et toi à elles. » « Pourquoi ? » « Un peu de pudeur. » « C'est mal d'aimer ses enfants, ses filles ? » « Pas comme ça. »

Mes bergères jumelles gardaient les moutons après l'école. Seules dans ce pré immense. À l'ombre d'un eucalyptus, elles brodaient ou elles lisaient. Parfois des camarades les rejoignaient, elles jouaient aux osselets, à la corde, au carré, aux noyaux d'abricot, je connais ces jeux, j'ai été bergère comme elles. On gardait pour moi les osselets des bêtes, ma mère les faisait bouillir, je les grattais, je les lavais, ils séchaient, je les ai cachés dans des boîtes en fer. Mes filles me racontaient qu'une écolière étrangère, quelques familles étrangères habitaient le pays, d'où venaient-elles ? De l'autre côté de la mer, je crois, cette petite fille leur avait parlé d'une bergère qui s'appelait Jeanne. Elle disait « C'est il y a longtemps, très longtemps dans un village loin d'ici, une petite fille, bergère comme vous, mais elle ne savait ni A ni B, elle n'allait pas à l'école, elle n'a pas appris à lire ni à écrire... Elle a entendu des voix, elle a quitté son village pour servir Dieu et le Roi, son Roi. Chef de guerre, elle s'est battue comme un chevalier, on a fabriqué un habit militaire à sa taille, elle était jeune et frêle, cuirasse, casque, heaume, épée, cheval, elle a guerroyé, intrépide, infatigable jusqu'à la mort. On l'a brûlée vive sur un bûcher, en place publique, elle priait. Elle avait dix-neuf ans. Accusée de sorcellerie. » Mes filles m'ont demandé si je connaissais Jeanne, son histoire. J'ai dit « Je ne connais pas Jeanne, mais nous aussi nous avons nos saintes. Je vous raconterai. J'irai avec vous jusqu'à la koubba de la sainte de notre montagne. Je vous apprendrai la prière. Nous irons, après le cimetière du vendredi avec les femmes de la famille.

Avant le pèlerinage au tombeau de notre sainte, le pays a connu des jours terribles. Vous dire pourquoi, je ne sais pas, jusqu'à cette minute, je ne sais pas. Comme les hordes sauvages d'un autre temps, des hommes en armes ont envahi la montagne et ils ont détruit les koubbas de nos saintes et de nos saints. Ils étaient nombreux, nous n'avons pas pu protéger nos lieux sacrés, tout a disparu, le marabout en ruines, les tissus de soie déchirés, ils ont réduit le tombeau sacré en poussière verte et bleue, les villageois les avaient repeints quelques jours auparavant. Un désastre. Nous avons pleuré des jours et des jours. Les hommes déguisés en soldats avec un chèche noir en turban nous ont menacés – « La prochaine fois, vous ne serez pas épargnés. Les koubbas sont la main du diable et vos femmes sont des sorcières lubriques qui s'accouplent avec Chitane, maudites soient-elles et vous, maudits, maudits, maudits ! Vous êtes des impies. Dieu interdit les superstitions. Vos femmes et vos talebs vous trompent. Répudiez vos femmes, chassez ces talebs qui ne connaissent pas notre Dieu L'Unique, Le Miséricordieux, Le Clément... Nous reviendrons. La forêt ne vous protégera pas, nous vous retrouverons et nous vous tuerons, tête, corps et membres éparpillés dans la montagne, livrés aux chacals et aux vautours, vous serez sans sépulture, on ne saura pas que vous avez été vivants ni où repose votre corps, âmes errantes, l'enfer vous sera interdit. »

Nous avons abandonné la ferme, repliés à l'entour du village le plus proche, nous avons échappé au massacre des mois suivants.

Après la ferme, le village, la ville. Des maisons qui n'étaient pas des maisons, une vie de misère. Le maître était content des jumelles – « Les meilleures de la classe, de l'école. Je les envoie à la ville, en pension, des diplômes, un métier, elles vous donneront de l'argent, vous aurez une maison, une vraie maison. Croyez-moi. Parlez à votre mari. »

Mon mari a rencontré le maître d'école. Il a dit oui pour la pension, les études, les bourses. Tout allait bien. Le père avait oublié les cousins nés le même jour. Il était fier de ses jumelles, belles, savantes et sages. Lumières de l'œil.

Lorsqu'elles revenaient chez nous, elles racontaient leurs livres et surtout ce qu'elles allaient voir dans une sorte de palais merveilleux. Elles disaient – « Tout ce qui est dans le palais est à nous, tout, les mosaïques, les sculptures, les objets précieux d'un temps lointain, riche,

heureux. » Elles nous montraient des images dans leurs livres. – « Mère, père, vous viendrez avec nous, on vous emmènera vous verrez, c'est si beau... Qui peut vivre sans regarder, le jour, la nuit ce qui donne de la joie ? Qui peut vivre ainsi dans les ténèbres ? »

Le jour où les jumelles, le père et la mère se sont rendus à la ville pour aller voir la merveille, une fusillade a éclaté dans le palais. Perdus au milieu des étrangers, ils ont couru, un massacre.

Père et mère attendent les jumelles de l'autre côté de la rue.
Ils ont attendu jusqu'au lendemain.
Signalement à la police.
Pleurs, prières dans le quartier.
Veillée dans la maison, un jour, une nuit, encore un jour et une nuit.

Comment croire qu'elles avaient quitté la ville ensemble et qu'on les avait vues ensemble, voilées de noir jusqu'aux yeux, dans un pays inconnu, entre le Tigre et l'Euphrate, la Mésopotamie... Un nom étrange et beau. Cruel.

Ses filles sont revenues, on ne les a pas séparées, là-bas.
Elles n'ont rien dit, à personne.
Elles n'ont plus parlé, séquestrées volontaires dans leur chambre.
Elles mangeaient à peine. Je leur ai donné les cahiers d'écolier qu'elles demandaient. Elles écrivaient.

Le père a dit : « Elles sont folles. Qu'est-ce qu'on leur a fait là-bas ? Appelle un médecin, il saura, lui, ou un marabout, lui aussi, il saura... »

J'ai fait ce que mon mari a dit. D'abord le marabout, elles n'ont pas ouvert, puis le médecin, elles n'ont pas ouvert. Le père a dit qu'il allait enfoncer la porte. Je lui ai dit « Elles sauteront par la fenêtre... Tu veux la mort de tes filles ? »

La mère pleure – « Mes filles, mes jumelles chéries, mes filles sont perdues pour la vie, le monde, l'amour... Elles me font peur. La plus malheureuse des mères. Deux fois. »

Après le dernier bombardement, on a retrouvé, dans les ruines d'une maison, des cahiers d'écolier et des feuilles éparses, une écriture fine, régulière, les unes à l'encre violette, les autres à l'encre verte. Aucun survivant.

Les enfants qui jouent entre les pierres brisées ont fait un feu de joie avec les pages des cahiers.